

Né le 9 novembre 1932, entré à la Société des Amis de Versailles en 1952, Marcel Raynal s'y est dévoué toute sa vie avec passion et une grande générosité, contribuant à la création et au succès de sa revue Versalia et à l'animation des activités en faveur de ses membres. Chevalier de l'Ordre National du Mérite, Chevalier des Arts et des Lettres, Vice-Président Honoraire de la Société des Amis de Versailles, il nous a quittés le 26 février 2015.

Hommage à Marcel Raynal

Versalia a 18 ans. Cette publication, devenue une référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la vie de cet illustre monument du patrimoine français et mondial, n'aurait pas vu le jour sans l'obstination, l'érudition, le savoir-faire et l'enthousiasme de son premier directeur, Marcel Raynal, vice-président de la Société des amis de Versailles pendant de nombreuses années.

Pour lui rendre hommage, la revue Versalia 16 lui donnait la parole en 2013, en publiant ses « mémoires » relatifs au château. Ces quelques lignes témoignent de l'engagement de toute une vie et d'une passion qui ne s'est jamais éteinte.



Mémoires de Marcel Raynal

Premières impressions de Versailles

Je devais avoir sept ou huit ans lorsque je découvris Versailles pour la première fois ; mes parents m'avaient emmené pour une promenade dans les jardins de Versailles. Et c'est un garçonnet très curieux qui alla près des vitres du rez-de-chaussée du château coller son nez aux fenêtres des appartements de Mesdames, filles de Louis XV.

Quelques années plus tard, je devais avoir douze ans et étais de plus en plus curieux, je décidai de me rendre seul à Versailles à l'insu de mes parents qui ne surent jamais rien de cette escapade. Depuis Boulogne-Billancourt, je me rendis au pont de Sèvres pour prendre un autobus qui assurait la liaison avec Versailles. Cette ligne existe toujours, les bus s'arrêtent dans l'avenue principale de Versailles, au même endroit. Je m'étais mis sur la plate-forme ; pour moi, ce fut l'extase de découvrir dans le lointain un château doré depuis le début de l'avenue Royale.

En arrivant dans la cour de Marbre du château, au fond, je découvris la superbe pendule dorée située au-dessus de la Chambre royale. Je gagnai le château avec la ferme intention et l'espoir d'y pénétrer. Je m'adressai à un gardien peu accueillant et lui demandai s'il était possible de visiter la chambre du Roi que je tenais absolument à voir. J'en avais entendu parler dans les manuels d'histoire que la maîtresse d'école nous distribuait pendant les leçons d'histoire de France. À cette époque, le même livre servait à deux ou trois élèves.

Le gardien m'informa que la chambre du Roi n'était pas accessible ; en effet, pendant la guerre, les boiseries de la chambre avaient été déposées afin d'être protégées. Vivement déçu de n'avoir pu accéder à l'intérieur du château, je me promenai néanmoins dans les jardins.

J'y revins rapidement pour assouvir ma curiosité. Je commençai par m'intégrer à un groupe de visiteurs qui effectuaient une visite tous les samedis après-midi ; j'y participais donc chaque semaine avec beaucoup d'intérêt. Nous attendions l'arrivée de Mlle Langlois pour le départ de la visite à 14 heures précises. C'est ainsi que je découvris le château dans sa quasi-totalité. Mlle Langlois et Pierre Lemoine qui dirigeaient ces visites finirent par remarquer le jeune homme discret, assidu et passionné que j'étais. Mlle Rose-Marie Langlois, fille de militaire, avait fait ses études à l'École du Louvre ; en 1941, un de ses professeurs, M. Mauriceau-Beaupré, qui assurait les cours d'art décoratif, lui avait demandé si elle accepterait de le suivre au château de Versailles où il venait d'être nommé conservateur en chef des musées de Versailles et des Trianons. Elle accepta volontiers. Pendant la guerre, Mlle Langlois et M. Mauriceau-Beaupré prirent part à la Résistance dans le château, en prenant de grands risques personnels, à la merci d'une dénonciation toujours possible.

La résurrection du château

C'est grâce à M. Mauriceau-Beaupré que les merveilleuses soieries, disparues pendant la guerre, avaient été recrées ; la chambre de la Reine fut la première pièce reconstituée, suivie par de nombreuses autres. Il assura les fonctions de conservateur jusqu'en avril 1953, date à laquelle il mourut dans un accident de voiture, à Moncton, dans le Nouveau-Brunswick. Il se trouvait alors au Canada pour des conférences sur Versailles, destinées à collecter des fonds pour remettre le château en état.

Gérald Van der Kemp, surnommé VDK, lui succéda ; personnage haut en couleur et controversé, il réussit à faire revenir beaucoup de mobilier de Versailles qui avait été dispersé au moment de la Révolution française, reprenant en cela la politique de reconstitution des collections entamée par Pierre de Nolhac (1859-1936), à la fin du XIX^e siècle. Muni d'une canne et arborant un œillet rouge à la boutonnière, VDK arpentaient les salles du château pour inspecter l'état d'avancement des travaux. Son épouse, Florence Russell Bennett Harris, avait une personnalité hors du commun : elle contribua beaucoup à la renaissance de Versailles grâce notamment aux généreux donateurs américains. Tous deux donnèrent une nouvelle vie au château.

À partir de 1980, prenant la succession de VDK, Pierre Lemoine poursuivit brillamment la restauration que son prédécesseur avait mise en œuvre. Il restaura notamment les appartements de Mesdames filles de Louis XV, en collaboration avec Jean-Claude Le Guillou, un architecte renommé. Pierre Lemoine fut conservateur en chef jusqu'en 1986. La résurrection de Versailles poursuivait son essor. Comme vous le constatez, notre tâche n'est jamais achevée. Versailles a toujours besoin de nous et de vous.

Les Petits Appartements

Quant à moi, je me familiarisais peu à peu avec les intérieurs du château, satisfaisant une curiosité toujours plus vive. J'affinais ma connaissance des Petits Appartements dont celui du roi Louis XIV, qui se situait sous la galerie des Glaces, un fait que beaucoup de gens ignorent.

Quant à Louis XV, de Vincennes où il avait été envoyé à la mort de son grand-père, il avait demandé de pouvoir revenir à Versailles. Un Petit Appartement fut installé pour lui sous la coupole du salon de la Guerre.

Plusieurs Petits Appartements furent créés pour récompenser les courtisans.

Afin d'accéder à son appartement situé au deuxième étage, Mme de Pompadour empruntait son ascenseur personnel qu'elle actionnait elle-même, confortablement assise, en tirant sur une corde. La Société des amis de Versailles offrit le mobilier de cet appartement qui venait d'être restauré. Nous avons beaucoup d'informations sur elle grâce à Nicole du Hausset (1713-1801), sa servante, dame de compagnie et confidente qui nous a laissé un livre de Mémoires ; l'ouvrage reprend les conversations qu'elle surprenait, entre Mme de Pompadour et Louis XV, depuis le Petit Cabinet où elle logeait. Mme de Pompadour mourut dans son appartement au rez-de-chaussée. Comme il n'était pas possible de conserver le corps d'un mort au château, on fit transporter sa dépouille recouverte d'un drap, sur un brancard, à son domicile proche.

L'appartement de la comtesse Du Barry que Louis XV l'avait autorisée à occuper est un très bel appartement qui donne sur la cour de Marbre. Sa belle-sœur, Mme Chon Du Barry, était chargée par le mari de la comtesse de la surveiller. Louis XV fréquentait assidûment cet endroit ; il aimait y faire son café. Un de ses grands plaisirs était de se rendre sur les toits où se trouvaient ses volières ainsi que des cuisines : tout y était conçu pour qu'il puisse préparer de fins repas et régaler ses amis. À la mort de Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI, la comtesse Du Barry ajouta son appartement au sien, ce qui lui valut l'animosité de Louis XVI. En conséquence, il l'exila à l'abbaye du Pont-aux-Dames. Elle la quitta au bout de quelques mois pour s'installer définitivement dans le château de la Machine que Louis XV lui avait prêté et qui existe toujours. Dans le village de Louveciennes, elle se consacra à des œuvres charitables.

C'est de sa bibliothèque située au-dessus de l'appartement de Louis XIV que Louis XVI observait avec une longue-vue les personnes qui arrivaient au château. Il aimait travailler le métal et s'adonnait à la confection de serrures d'art. Le roi se faisait apporter son journal quotidien d'Angleterre afin de se tenir au courant de l'actualité. Il était un grand amateur de bateaux et s'était rendu à Cherbourg en juin 1786, comme son grand-père Louis XV au Havre en 1749.

Par la suite j'allai au Petit Trianon où la reine Marie-Antoinette résidait fréquemment : j'étais très ému en contemplant ces lieux où sa présence se fait toujours sentir.

Ainsi, à chaque visite, je découvrais toutes ces merveilles. Que de beautés s'offraient au jeune homme à la curiosité insatiable ! Au bout d'un certain temps, je réalisai qu'il existait une Association des amis de Versailles, dont le siège à cette époque se trouvait aux Arts décoratifs près du Louvre. Je m'y précipitai. Je fus accueilli par Mlle Cagnazzoli qui accepta de m'inscrire sur-le-champ, une procédure inhabituelle. Quelques années plus tard, on me confia des responsabilités plus importantes et je gravis les échelons les uns après les autres ; je pris l'habitude de m'occuper des activités de notre Association dont j'ai le plaisir et l'honneur d'être le vice-président depuis soixante ans.

Beaucoup d'entre vous ont attrapé une maladie incurable dont vous ne guéririez pas ! Cela s'appelle la « Versaillite » !

Dictionnaire Amoureux de Versailles, par Franck Ferrand, chez Plon (2013)

[Revues] - extrait avec l'aimable autorisation de Franck Ferrand

« ...Mais le grand renouveau des études versaillaises, on le doit à la revue de la Société des Amis de Versailles, fondée en 1997 et magistralement animée par Marcel Raynal. Versalia, qui paraît au début de chaque année, propose une réunion sans précédent d'études inédites, signées des plus grands spécialistes, accompagnées de tout un appareil critique et très richement illustrées. Formons des vœux pour que ce petit chef-d'œuvre périodique, régal annuel de tous les amoureux de Versailles, soit édité longtemps encore, en dépit de coûts sans aucun doute élevés ; il fait partie de ces rares publications exemplaires, dont les éditeurs peuvent à bon droit s'enorgueillir. »